

Gavrinis, une chambre

Janos Ber — peintre — 2017 · texte en français et en anglais

La lourde grille de fer qui servait de porte, sans serrure et sans cadenas, donnait sur le noir. À l'intérieur, faisant craquer allumette sur allumette, nous avançons pas à pas. Chaque nouvelle lueur tirait du néant un dessin fantastique, vision inattendue s'éteignant aussitôt.

Dans les intervalles, sans les voir, nous savions déjà que les dessins nous entouraient de toute part. Dans le noir, le silence s'épaississait, un bourdonnement dans l'oreille. Puis la flamme fusait, tremblait, éclairait pendant un instant ce qui semblait une danse. Au-delà de la flamme, le regard s'enfonçait dans le noir profond, à l'infini peut-être. Mais derrière nous, la clarté de l'entrée était rassurante comme une bouée. Si soudain la terreur devenait insupportable, il était toujours possible d'y chercher secours. Mais finalement ce n'était pas nécessaire.

C'était tout à fait comme si nous étions les premiers à venir là depuis que l'oubli avait couvert le souvenir de ceux qui ont bâti cette merveille. Les premiers au milieu de ces gravures scintillantes sur les murs un peu humides sous les doigts. C'était une première fois, comme à chaque fois, sans doute. Nous avons cherché à faire tenir des bougies, collées à la cire, aux dalles du sol. Puis, sans trépied, masquant les flammes avec les mains, les paumes renvoyant leur lumière vers les parois, nous avons fait des photos.

Deux semaines de vie précaire nous avaient préparés un peu à aborder ce qui nous attendait. C'était les derniers jours de notre traversée de la Bretagne, du nord au sud, avec Michel Moreau, ami peintre et moi au volant de ma première voiture d'occasion, nous guidant à l'aide du petit "Que sais-je ?", de dolmen en menhir. Judith Reigl, la première, m'avait parlé des mégalithes et je sentais bien dans ses paroles qu'il y avait là quelque chose de l'ordre du merveilleux et de l'inconnu. Il fallait y aller coûte que coûte. Nous dormions sur le sable, au pied des rochers roses de Trébeurden, réveillés par la mer qui remontait, ou bien dans des maisons en construction, nous levant tôt, dans l'odeur humide du ciment, avant l'arrivée des ouvriers. Nous faisions frire des pommes de terre au feu allumé sur la plage avant la tombée de la nuit. Une première couche de confort, d'habitudes, de civilisation déjà lézardée, nous étions sur le qui-vive, les yeux prêts à s'ouvrir.

in Gavrinis, une chambre, Éd. du Domaine de Kerguéhennec, 2017.

Without any lock or padlock, the heavy iron grid which served as a door opened on darkness. Inside, we moved forward slowly striking match after match. With each new glow, an extraordinary drawing sprang out of the void, an unexpected vision which was immediately extinguished. In the dark intervals, we knew that the drawings surrounded us on all sides although we could not see them. In darkness, silence deepened, there was a buzzing in our ears. Then the flame poured forth, flickered, and for a moment, lit up what resembled a dance. Beyond the gleam of the flame, the eye went deeper and deeper into thick darkness, ad infinitum, who knows. Behind us, the brightness framed by the entrance was as reassuring as a buoy. If terror became overwhelming, we could go out and seek help. But in the end, it did not turn out to be necessary.

It was exactly as if we were the first to explore the place since the memory of the people who built this marvel had sunk into oblivion. The first to admire these glistening carvings on the walls, slightly wet under our fingers. It was like every first time, as it probably always was. We tried to put candles on the flagstones and keep them upright with the melted wax. Then, without a tripod, masking the flames with our hands, our palms projecting their light towards the walls, we took photographs.

We had slept and lived rough for two weeks and were prepared for what awaited us. These were the last days of our journey from North to South across Brittany, Michel Moreau, a friend of mine who was a painter and myself, in my first second-hand car, going from dolmens to menhirs with the help of the informative little "Que sais-je ?" book. Judith Reigl had been the first person to tell me about megaliths, and her words made me expect something marvellous and unknown. We had to go, at any cost. We slept on beaches sheltered by the pink rocks of Trébeurden, awakened by the rising tide, or stayed inside houses under construction, getting up early in the damp smell of cement, before the builders arrived. We fried potatoes on a sort of camp fire on the beach before dark. We had already cracked a first coat of comfort, habits, and civilization, we were on the alert and ready to open our eyes wide.